

saurait s'empêcher d'être frappé cependant de leur si complète identité.

L'autorité des deux autres est incontestable ; et quant aux objections que pourrait soulever la troisième, nous n'y verrions rien de bien sérieux.

Si, en effet, Quintilien vivait au premier siècle de notre ère, il n'en est pas moins un très célèbre critique qui doit à son livre, toujours apprécié, la plus grande part de sa célébrité. On sait à cet égard que le *Traité des Etudes* de Rollin, tant recommandé encore aux maîtres de l'enfance, n'est que l'abrégé de ce cours complet d'éducation.—La langue de Quintilien, il est vrai, n'était pas la nôtre, mais le même génie a présidé à la formation des deux : le français est une langue latine et les deux alphabets n'en font qu'un.

Donc, si d'un côté il n'y a pas économie de temps, et que d'ailleurs on crée un sérieux obstacle à l'apprentissage de l'orthographe ; si la *précipitation met en péril le résultat définitif* ; si, en un mot, il n'y a point de progrès pratique réalisé, à quoi bon tenir si grand compte de la sévère logique de ces méthodes, si souvent mises en défaut par les faits, et donner aux lettres d'autres noms que ceux dont nos aïeux se sont si bien trouvés, et nous comme eux ?

Pourquoi augmenter le nombre des éléments de la lecture, tandis que les 25 qui étaient en usage avaient si bien suffi pendant des siècles ?

Pourquoi, enfin, supprimer une épellation que le succès a toujours hautement sanctionnée et à laquelle il faut toujours qu'on ramène les élèves, tant pour l'étude de l'orthographe usuelle, que pour les recherches à faire dans les dictionnaires, quels qu'ils soient.

Ni nous, ni nos successeurs nous ne ferons jamais que la vieille épellation soit jetée dans l'oubli : maîtres et élèves devront toujours y revenir forcément ; c'est elle seule qui restera dans le souvenir des futurs pères de famille ; c'est par elle qu'ils enseigneront un jour les éléments de la lecture à leurs enfants, comme nous les avons enseignés aux nôtres.

Qu'il y eût à faire une véritable méthode avec les vieux éléments ; qu'on dût mettre de la gradation et de l'ordre dans l'exposé des difficultés, c'est évident, il le fallait ; c'était un progrès à

apporter dans la disposition de ces éléments. Mais nous ne pensons pas qu'il fût ni nécessaire ni prudent de faire davantage, et c'est pour cela qu'en-nemi des changements inutiles, nous ne cesserons de combattre les méthodes nouvelles.

L. MARIOTTI.

Education par les fables

LE CHIEN DE CHASSE.

Un jeune chien suivait un *Lièvre* à course agile ;
Il en voit un second il quitte le premier ;
En rencontre un troisième, il poursuit ce dernier.
Son père, vieux *routier*, lui dit : " Jeune *imbécile*,
Quand on veut prendre un lièvre, il faut n'en
[suivre qu'un.]

Pour en courir plusieurs on n'en attrape aucun.
A bien d'autres qu'à toi l'avis serait utile "

Ce Chien raisonnait assez bien ;
Mais d'objets en objets la jeunesse étourdie
Aime à passer, et craint une étude suivie :
Sans elle cependant on ne parvient à rien.

MOTS A DÉVELOPPER.

Lièvre. — Quadrupède très vif, très-timide et très agile, de poil entre gris et roux, un peu plus grand que le lapin. Il a les oreilles longues et les pattes de devant plus courtes que celles de derrière.

Routier. — Homme, animal devenu habile par une longue pratique, qui connaît la finesse.

Imbécile. — Dépourvu d'esprit, de raison.

RÉFLEXION MORALE.

Un vieux proverbe dit : *On ne court pas deux lièvres à la fois, on risque de n'en attraper aucun*. Ce proverbe et la leçon donnée par le chien à son fils vous porteront peut-être à réfléchir. Si vous passez subitement d'une étude à une autre, vous vous exposez à ne rien apprendre. Aucun travail n'a besoin de suite, d'application continue comme celui auquel vous vous livrez en classe, et qui a pour but de développer votre cœur, votre intelligence, de vous donner les notions qui vous seront très utiles plus tard. N'agissez pas avec précipitation ; soyez laborieux, persévérants ; faites bien ce que vous entreprendrez ; finissez-le toujours. Sans suite, on vous le dit plus haut, on ne parvient à rien.

B. S.